Document generated on 10/11/2024 11:23 p.m.

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire

Un miroir démystificateur
La Flamme et la forge de Gilbert Choquette
Gilbert Choquette, *La Flamme et la forge*, roman, Montréal, CLF Pierre Tisseyre, 1985, 400 p.

Gabrielle Poulin

Number 38, Summer 1985

URI: https://id.erudit.org/iderudit/39994ac

See table of contents

Publisher(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (print)
1923-239X (digital)

Explore this journal

Cite this review

Poulin, G. (1985). Review of [Un miroir démystificateur : *La Flamme et la forge* de Gilbert Choquette / Gilbert Choquette, *La Flamme et la forge*, roman, Montréal, CLF Pierre Tisseyre, 1985, 400 p.] *Lettres québécoises*, (38), 10–12.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1985

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

par Gabrielle Poulin

Un miroir démystificateur

La Flamme et la forge

de Gilbert Choquette

Les six romans de Gilbert Choquette occupent une place à part dans la littérature québécoise contemporaine. Dans *la Flamme et la forge*[1], qui lui a mérité le «prix littéraire Esso 1984 du Cercle du livre de France», le romancier poursuit, avec passion et ténacité, son exploration de l'univers de la conscience. À l'instar de son héros, Anders Stahlber, il fait figure d'aristocrate dans un monde que le narrateur de ce dernier roman juge «en voie de décomposition morale». C'est en termes d'art qu'est posée ici la question de l'identité, des origines et de la fin de l'homme. Le drame qui se joue dans *la Flamme et la forge* se passe tout entier dans la conscience d'un romancier qui vit sa propre histoire en l'inventant, Anders Stalhber étant à la fois le héros et le fabulateur de son propre roman.

De prime abord, le roman paraît simple. Il se lit facilement. Un narrateur, qui ne semble pas être Stahlber, raconte, à la troisième personne et au passé, le bref séjour à Montréal du plus grand romancier contemporain. Ce narrateur considère comme acquis que «l'art littéraire [...] est linéaire». Qu'une histoire bien faite exige le concours d'un narrateur, justement; que cette histoire doit avoir un commencement, un milieu et une fin; qu'il est impossible de parler simultanément de deux personnages que la distance sépare. Le contrepoint musical à deux voix serait interdit au romancier qui peut tout juste (n'en déplaise à l'auteur du *Sursis* et à ses héritiers de la modernité!), en posant un thème après l'autre, imiter «l'ordonnancement de la sonate classique».

C'est quand il s'agit de résumer *la Flamme et la forge* (et peut-être aussi certains romans antérieurs de Gilbert Choquette, notamment *Un tourment extrême*) que la difficulté surgit. L'action de ce roman est linéaire et chronologique, soit! mais se déroule-t-elle, du commencement à la fin, à un même niveau de réalité? N'y aurait-il pas, sans qu'il y paraisse, de grands pans du récit qui relèveraient purement de l'univers onirique de tel ou tel personnage? S'il est vrai que, «à toutes les époques, mais plus encore à la nôtre, les vrais romanciers n'ont jamais, en dépit des apparences, raconté; [qu']ils ont *dit* — dit de façon immédiate, dit comme un tableau, dit comme une vision, où tout est présent simultanément et en relation avec tout...» (p. 223), comment peut-il être possible de *résumer* un tel tableau ou une telle vision globale, de dire quelque chose d'aussi fragmentaire et d'aussi chronologique que ce qui va suivre. Anders Stahlber, un écrivain juif, tenté par l'homosexualité, marié à Clothilde, est «écartelé entre l'impossible grandeur de l'oeuvre à créer et les servitudes d'un quotidien étouffant». Il fait la rencontre d'une jeune étudiante montréalaise, à l'allure vaguement androgyne, dont il tombe amoureux. À partir de ce moment naît chez Anders un dégoût immense et subit de toute création littéraire. Dès lors, abandonnant le projet d'une nouvelle impossible: le portrait de l'artiste face à son double, dont il ne peut écrire le premier mot, il part à la poursuite de cette femme plus jeune que lui. Cette aventure lui apporte la révélation tardive, mais fulgurante, que seul l'amour sauve et que l'oeuvre n'est jamais qu'une triste compensation. Désormais, Anders ne vit plus que pour Rachel. Ce que l'oeuvre réclamait de lui comme «une idole et une ogresse» jamais rassasiée, il l'abandonne à ce nouveau rêve de sa vie qui a nom Rachel Aubut. Mais Rachel appartient à une autre époque. Elle a des amis bien vivants qui la disputent au grand romancier. Elle aime l'un d'eux, en secret, Xavier, en qui le romancier se reconnaît une sorte de fils spirituel. Petit à petit, Anders est entraîné dans une tragédie dont l'acte final lui dessille les yeux et rompt le charme qui le tenait captif.

Tout au long de ce très long roman, à mesure que le grand romancier Anders

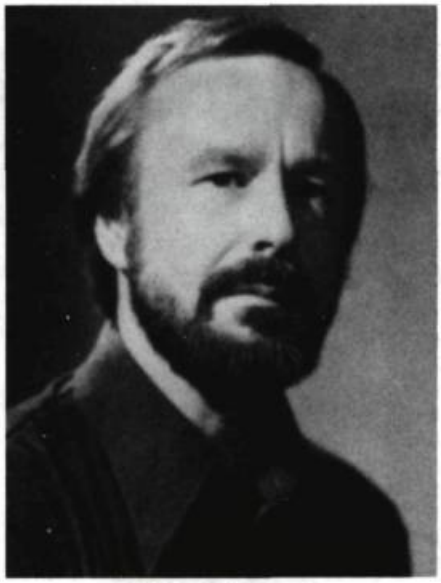
Stahlberg, qui ne vivait que pour son art, laisse Anders, l'homme, prendre le dessus sur Stahlberg, l'écrivain, et s'enfoncer dans la vie réelle qu'il avait fuie jusque-là, il devient, paradoxalement, de moins en moins réel, ou plutôt, de moins en moins accordé au monde dans lequel il essaie de se faire une place. Tout se passe comme si, après avoir réussi à créer une distance toujours grandissante entre l'oeuvre fictive et son auteur jusqu'à pouvoir le faire sortir de l'oeuvre, le narrateur refusait de lui faire une place à sa mesure dans le texte qui s'écrit, malgré tout, sans lui.

Un humour bien particulier

Un lecteur pressé qui ouvrirait au hasard *la Flamme et la forge* aurait d'abord l'impression d'avoir entre les mains un roman des débuts du siècle, écrit par un disciple aussi inconditionnel que maladroit et naïf de Hermann Hesse et de Thomas Mann. Car, non seulement le personnage du romancier Stahlberg se proclame-t-il lui-même le descendant de l'auteur de *Rosshalde* et de celui du *Docteur Faustus* et de *la Mort à Venise*, mais le regard dont le narrateur enveloppe ce personnage marginal, sinon anachronique, semble participer du même enchantement. Le romantisme de ce narrateur paraît irrémédiable. Les réflexions que lui inspirent les discours, les gestes, les poses et les attitudes de Stahlberg semblent émanées de la vision du monde de cet aristocrate. Comme son personnage, le narrateur voit dans le roman «une mise à nu exemplaire de la destinée humaine, parce que jaillie d'une nécessité intérieure, obéissant aux seules lois mystérieuses et transcendantes de l'art» (164-165). Langue classique, lyrisme, éloquence et grandiloquence, rien n'est épargné pour que l'univers du grand Stahlberg, en tournant sur lui-même, projette autour de lui l'anneau lumineux d'un texte que sa seule existence exemplaire paraît engendrer.

Oui. Mais. N'y a-t-il pas quelque chose de suspect dans l'admiration passive, presque béate, de celui qui s'attache pendant quatre cents pages aux pas, aux discours, aux nobles pensées, aux sentiments contradictoires et aux volte-face de son personnage?

Et si tout ce roman n'était qu'une sorte de miroir dans lequel narrateur et personnage, s'étant laissé capturer, ne forment plus désormais [qu]«un couple aux pieds confus qui se mêle et se ment»...



Gilbert Choquette

La distance nécessaire

Qui se ment?

Des personnages, heureusement, échappent à la fascination du miroir aux alouettes. L'un de ces personnages, Clothilde, est la femme, jusque-là soumise, admiratrice et résignée du trop parfait écrivain. Quand il regarde du côté de Clothilde, le narrateur réussit à réinventer la distance dont il a absolument besoin, car Clothilde n'écoute plus que de loin les propos inspirés de Stahlberg. De même, ne met-il pas dans la bouche de l'amie Clara des louanges qui résonnent, ainsi qu'il ose le dire lui-même, avec «une emphase un peu moqueuse». Il n'y a pas jusqu'à la Rachel bien-aimée qui n'accuse, par tout son comportement, ses attitudes désinvoltes, son langage cru, la profondeur du fossé qui la sépare du grand Stahlberg, même si celui-ci ne semble avoir d'autre fonction désormais que de permettre à l'androgyne de briller comme un soleil au centre de sa fiction.

Dès lors que des personnages vivants osent se rebeller contre la domination de Stahlberg, se déprendre des jeux de reflets dont il s'est cru longtemps le meneur, est-on justifié de croire que le narrateur n'est pas dupe, lui non plus? Sans aller jusqu'à considérer les propos trop éloquents et trop lyriques de ses descriptions et de ses réflexions comme un tissu d'antiphrases, ne peut-on être excusable de chercher à découvrir au moins une sorte de climat général de bonne humeur, voire d'humour à travers tout ce récit. L'oeuvre antérieure de Gilbert Choquette ne permet pas de supposer que l'auteur d'un *Tourment extrême* et de *la Mort au verger* ait eu le projet de faire un pastiche du roman romantique. Mais la tonalité de *la Flamme et la forge* diffère totalement de celle des oeuvres précédentes.

Visiblement, l'auteur a eu du plaisir à brosser le portrait du plus grand romancier actuel, à qui sa mère avait dit autrefois: «Un artiste ne se marie pas.» Il a eu du plaisir à énoncer sur un ton presque moqueur des convictions aussi bien ancrées en lui que fondées solidement dans la tradition. Comme si d'affirmer ces convictions, avec une voix juste un peu trop haute, allait les rendre audibles à un siècle que l'escalade des bruits a rendu sourd au silence de «l'insoutenable mystère individuel». Un peu à la façon de Clothilde, Gilbert Choquette tente avec tendresse, en lui parlant avec le seul langage vieillot qu'il comprend, de rapprocher le grand romancier du monde réel qui l'entoure. De briser cette glace dans laquelle il s'est constitué prisonnier. «Chéri», murmura une Clothilde protectrice de la méditation de son mari jusque dans l'avion qui les amène en Amérique, «Chéri, regarde, c'est l'Amérique...» «Il acquiesça à l'Amérique d'un geste vague», ajoute le narrateur, qui conclut, pince-sans-rire: «Qu'est-ce qu'un continent nouveau pour le citoyen de ses rêves, de ce pays profond de l'âme dont on s'est fait l'explorateur pour le plaisir, le bonheur et l'élévation de tant de consciences inconnues?» (13.) Ne dirait-on pas l'écho respectueux de la voix de Stahlber lui-même qui sait faire amplement usage des épithètes ronflantes, du rythme ternaire, des périphrases et des métaphores romantiques et de la tournure rhétorique de l'interrogation exclamative? Pour peu qu'on prête attention, l'on découvre que l'humour de Choquette sous-tend toutes les pages de ce roman: des épisodes cocasses, comme celui où l'hôtesse de l'air demande à Stahlber d'attacher sa ceinture — «Il faut l'excuser, Mademoiselle, c'est un grand enfant, il ne supporte pas la ceinture... Aucune ceinture, ajoute-t-elle à mi-voix en se tournant vers celui qui ne supportait pas de sangle à sa liberté.» (14) — jusqu'aux lieux communs sur «l'égoïsme sacré de l'artiste»

(14), ce «voleur de feu» (15), sur «l'éternel tourment de la création». Comment l'auteur de *la Flamme et la forge* pourrait-il avoir écrit sans trembler de rire une phrase ronflante telle celle-ci: «Dans le champ clos de sa conscience déchirée, comme sur le blanc papier où saigne l'inspiration...» (16), et cette autre où, parlant de Clothilde, il dit qu'elle fut «cueillie comme une rose trop effacée» (17)?

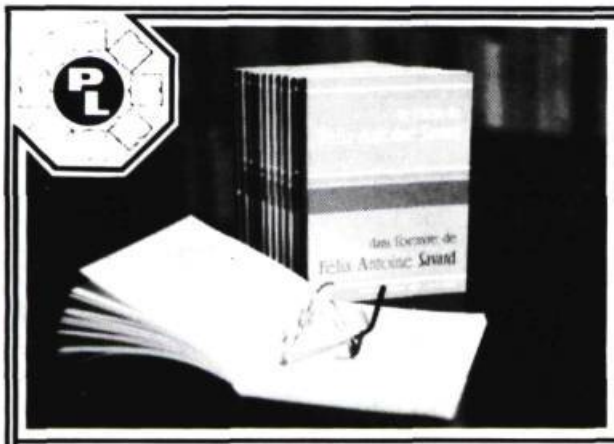
Par quel miracle, se demandera-t-on, la statue du dieu reste-t-elle debout sous cette avalanche de fléchettes? «Insoucieux de tout, fermé au monde, son beau front noble, intelligent, penché sur sa feuille encore vierge, Stahlberg méditait dans le plus pur silence...» (20.)

Mais Stahlberg reste-t-il debout? Les coups qui l'abattent le plus sûrement lui viennent de cette feuille vierge sur laquelle son impuissance hallucinée engendre un fils spirituel, fait à son image, qui ne saura, lui, se défendre contre la violence d'une époque honnie.

Si l'humour de Gilbert Choquette n'avait pas, tout au long de son roman, si bien miné la statue de l'idole, celle-ci aurait couru le risque, non seulement de durer, mais de se reproduire et de rendre difficilement vraisemblable le dénouement sanglant qui enlève à Stahlberg l'espoir de pouvoir se perpétuer de ce côté-ci de l'Atlantique et le décide, enfin! à quitter son domaine de «la Folie» et... l'Amérique.

Qu'on se hâte d'oublier cette interprétation irrespectueuse du roman de Gilbert Choquette et d'entreprendre, chacun pour soi, l'itinéraire d'Anders Stahlber en terre américaine. L'on découvrira alors que *la Flamme et la forge* est un livre attachant, suffisamment énigmatique pour que l'on ait même envie de le relire. Dans un coin du miroir que tend au Québec Gilbert Choquette, peut-être, chacun, lecteur, écrivain, homme ou femme, et même nation, découvrira-t-il son propre reflet, lui aussi, en voie «[d']inversion démystificatrice». □

1. Gilbert Choquette, *La Flamme et la forge*, roman, Montréal, CLF Pierre Tisseyre, 1985, 400 p.



«le choix de...»

Des écrivains émérites nous révèlent quelles pages de leur oeuvre parlent le plus et le mieux à leur coeur.

Notre dernière parution:
Le choix de Jacques Ferron dans l'oeuvre de Jacques Ferron □

Commandez chez votre libraire ou par poste chez l'éditeur. (6,95 $ l'exemplaire)

Série A

- □ Le choix de Victor Barbeau dans l'oeuvre de Victor Barbeau
- □ Le choix de Cécile Chabot dans l'oeuvre de Cécile Chabot
- □ Le choix de Robert Choquette dans l'oeuvre de Robert Choquette
- □ Le choix de Roger Duhamel dans l'oeuvre de Roger Duhamel
- □ Le choix de Gustave Lamarche dans l'oeuvre de Gustave Lamarche
- □ Le choix de Rina Lasnier dans l'oeuvre de Rina Lasnier
- □ Le choix de Félix Leclerc dans l'oeuvre de Félix Leclerc
- □ Le choix de Clément Marchand dans l'oeuvre de Clément Marchand
- □ Le choix de Claire Martin dans l'oeuvre de Claire Martin
- □ Le choix de Simone Routier dans l'oeuvre de Simone Routier
- □ Le choix de Félix-Antoine Savard dans l'oeuvre de Félix-Antoine Savard

Série B

- □ Le choix de Simone Bussières dans l'oeuvre d'Adrienne Choquette
- □ Le choix de Clémence dans l'oeuvre d'Alfred DesRochers
- □ Le choix de Jacqueline Vézina dans l'oeuvre de Medjé Vézina

Nom: .....

Adresse: .....

.....

□ Chèque inclus

Distribution:
DIFFULIVRE

Les Presses Laurentiennes
1645, avenue Notre-Dame
Charlesbourg, Qué., G2N 1S6